

La fonction paternelle

Charles Melman

*Conférence du 11 décembre 1990 à La Salpêtrière,
dans le service du Professeur M. Basquin.*

Je vais partir d'aperçus proprement cliniques et puis essayer de rendre sensible à cette occasion un certain nombre de concepts lacaniens. Ce ne sont évidemment pas les considérations cliniques qui manquent à propos de ce que j'ai appelé la fonction paternelle. Fonction paternelle, puisque nous savons que le devenir d'un sujet, quel que soit son sexe, est en général, fourni dans notre culture en fonction de ce que va être son rapport au père.

A l'occasion d'un colloque récent qui s'est tenu à Bruxelles et qui était fait par l'Association freudienne, j'ai pu constater combien, sur cette question de la fonction paternelle, ce qui se faisait entendre de la part de cliniciens éprouvés, voire de théoriciens certains, ce qui se faisait entendre était de l'ordre de la cacophonie. Et cela m'a paru, à vrai dire, un symptôme intéressant que nous en soyons aujourd'hui, sur cette question, arrivés en un point qui serait du plus grand embarras, voire de la plus grande dispute. Le thème de ce colloque était : « Le père est-il un symptôme ? » question qui n'est pas absolument provocatrice, qui n'est pas absurde. Je me permets, en effet, de vous souligner que si l'œdipe est un mythe fonctionnel en ce sens qu'il déterminerait notre subjectivité aux uns et aux autres, le père apparaît bien comme celui qui viendrait interdire la jouissance qui serait désirée. Dans la mesure où nous devrions l'interdiction de cette jouissance à l'instance paternelle, il est difficile de considérer, dans ce cas de figure qui nous est à tous familier, voire normatif, que le père ne nous apparaisse pas comme étant de l'ordre du symptôme, c'est-à-dire de ce qui vient pour nous barrer irréductiblement l'accès à l'objet désiré, même si le passage par l'œdipe nous donne accès à la jouissance sexuelle.

En tout cas, nous savons comment cet œdipe nous met à l'égard du père dans cette position d'ambivalence privilégiée, exemplaire, je veux dire mixte, d'amour et de haine dont nous savons aussi de quelle façon il nous accompagne dans notre quotidienneté ; bien au-delà de ce personnage, de cette figure immédiate que constitue le père, il va marquer notre relation générale au

pouvoir, aux figures du pouvoir, voire aux figures éducatrices, aux figures du maître et va susciter chez nous ce que nous savons, ces vœux de mort si intenses, si prégnants, le paradoxe chez nous des réactions de deuil. Je ne m'engage pas là-dessus davantage puisque ce serait en quelque sorte évoquer ce qu'on pourrait appeler notre psychopathologie... Comment la qualifier ? De normale, je veux dire cette psychopathologie de notre vie quotidienne, cet ensemble de sentiments, de réactions, de réflexes dans lesquels nous sommes pris et grâce auxquels nous nous reconnaissons comme des semblables, grâce auxquels nous communiquons. Peut-être est-il néanmoins opportun de, à la fois considérer certains ensembles cliniques et, en même temps, d'évoquer certains concepts lacaniens, pour voir si c'est là le mot dernier que nous aurions à écrire sur le père.

Je partirai donc, comme support clinique, de cette situation aujourd'hui banale puisque très répandue, qui concerne ces jeunes que vous rencontrez ailleurs que dans la presse, ces jeunes qui sont pris entre deux cultures, phénomène aujourd'hui du fait des migrations, d'une grande banalité, où vous constatez que d'une part ils se trouvent avoir récusé leur culture d'origine et d'autre part, pour des raisons diverses, ne se trouvent pas admis ou n'admettent pas la culture du pays d'adoption. Situation banale, n'est-ce pas. Je n'ai pas évoqué là, pour vous, quoi que ce soit de très original.

En revanche, si l'on fait un pas de plus, c'est-à-dire si l'on considère que cette récusation de la culture d'origine, pour des raisons diverses, constitue un renoncement à leur filiation de fait, comme c'est effectivement le cas et, en même temps que leur refus de la culture du pays d'adoption, peut-être parce que cette culture n'en veut pas – je n'entre pas dans tout cela –, ce défaut de filiation à l'égard de la culture d'origine et le défaut d'appartenance, d'adoption par la culture du pays dans lequel ils vivent, les mettent dans cette situation très particulière, très spéciale, dont les répercussions à la fois subjectives et sociales se font vives.

Pourquoi prendre cet exemple ? Parce qu'il est bien évident que ce dont ils manquent ce n'est pas d'une filiation réelle, ce n'est pas d'un **père réel**, ils ont un père réel, celui qui a été leur géniteur. Nous pouvons dire aussi qu'à l'égard du pays d'adoption, ils ont ce qu'on peut appeler, ce que l'on doit appeler dans les catégories lacaniennes un **père imaginaire**, ils se font la représentation de l'homme qui est la figure ancestrale propre à ce pays d'adoption. En revanche, c'est là-dessus que nous pouvons focaliser un instant notre attention, il est évident que ce qui leur fait défaut, c'est un **père symbolique**.

Qu'allons-nous comprendre quant à la fonction de ce père symbolique ? Qu'est-ce qu'un père symbolique ? Nous pouvons le comprendre justement quand nous voyons les symptômes de ces jeunes qui, bien souvent, sont pris par la délinquance, la délinquance constituant là un passage à l'acte que l'on pourrait dire inévitable, logique, normal. Pourquoi ? Eh bien, dans la mesure où ils se trouvent en état de carence à l'égard du signe qui viendrait les fonder dans leur appartenance sexuée, leur appartenance sexuelle, c'est-à-dire dans la mesure où ils sont dans l'incapacité de se réclamer d'un père symbolique, qu'il soit d'origine ou qu'il soit d'adoption, et qu'ils ne peuvent en aucun cas se voir attribuer les insignes de ce père, ces insignes, ils n'auront d'autre recours que de passer à l'acte et d'aller les chercher eux-mêmes, c'est-à-dire d'aller les voler.

Les actes commis par les délinquants sont presque toujours des actes hautement symboliques, il ne s'agit pas d'une action de grand banditisme ou de perspectives à long terme concernant la constitution d'un pactole, d'un magot. Ce n'est pas du tout ça. Il s'agit chaque fois de dérober tel ou tel objet, telle monnaie mais qui n'a jamais que valeur de symbole, c'est-à-dire prise de possession par ces jeunes de ce qui leur fait défaut. Autrement dit, la nécessité pour eux que ce soit dans le costume ou que ce soit dans l'appropriation par la violence d'un objet, la nécessité pour eux d'acquérir cet insigne qui ne leur a pas été transmis par cette filiation symbolique.

Pourquoi récusent-ils la culture d'origine ? Pas tous d'ailleurs ; il y en a, au contraire, pour lesquels ça va être d'autres manifestations cliniques, ce que l'on qualifie aujourd'hui d'intégrisme, d'adoption farouche, déterminée, en opposition avec l'entourage, de l'appartenance ancestrale –, pourquoi la récusent-ils ? Qu'est-ce qui ne va pas avec le pays d'adoption ? Pourquoi éventuellement refusent-ils les dons faits par le pays d'adoption, car le pays d'adoption peut être très libéral et peut envisager « l'intégration » comme on dit, de ces jeunes. Eh bien, ils peuvent refuser ces dons (ce qui mortifie beaucoup le personnel éducatif qui a affaire à eux, qui est très malheureux de voir que ce qu'il veut leur donner est refusé, rejeté avec violence), parce que les dons, comme nous savons, ou plutôt nous ne le savons plus mais il suffit de feuilleter des ouvrages d'ethnographie ou

de reprendre Marcel Mauss qui n'est quand même pas un auteur récent, pour nous rafraîchir les idées là-dessus, un don engage. Quand on vous fait un don, du même coup vous êtes tenus par ce qui vous a engagés, c'est-à-dire qu'un don appelle un don en retour, il appellerait cette intégration qui peut être, dans certains cas, par le jeune refusée ; c'est pourquoi ils peuvent être amenés aussi à renvoyer violemment à la figure de leur généreux donateur, de leur bienveillant donateur, car il en est un grand nombre de ce type, leur renvoyer les cadeaux, les dons, les présents avec lesquels ils voudraient les accueillir.

Cet exemple que je prends simplement pour essayer de vous rendre sensible à propos de la question du père, la façon dont il peut être opératoire, heureux de distinguer ce qu'il en est du père réel, le géniteur, ce qu'il en est du père imaginaire c'est-à-dire la figure toute-puissante, omnipotente qui est dessinée d'un père quelconque et puis le père symbolique en tant que sa tâche est tout à fait spéciale, tout à fait spécifique et que j'ai prise par le biais de la transmission d'un insigne, de l'insigne qui est non seulement celui d'une appartenance mais aussi celui d'une identité sexuelle. Cela concerne aussi bien, à vrai dire, le garçon que la fille, même si la fille a beaucoup plus de difficultés pour s'y retrouver, pour se repérer de la façon dont le père symbolique a pu être donateur vis-à-vis d'elle à cet égard.

On pourrait objecter : est-ce là de façon aussi succincte, de façon aussi ramassée, **la fonction paternelle** ? Non. Il y a un développement qui, à partir de là, se propose et qui a un plus grand intérêt s'il est vrai qu'il mérite de remettre en cause ce qui fonctionne chez nous comme but.

Ce développement est le suivant. Dans ce mythe œdipien qui est donc celui qui nous agite, normalement, le père est présenté comme castrateur. Le père est l'agent de la castration, c'est-à-dire du renoncement par l'enfant à l'objet qui lui semble devoir supporter son désir, de ce qui serait l'objet capable de satisfaire pleinement son désir. L'enfant aurait à y renoncer, pour pouvoir entrer dans cet état dit adulte et qui fait que, à partir de là, nous avons accès à la sexualité, mais au prix de cette perte, et dès lors à faire à une sexualité qui n'est pas essentiellement heureuse. C'est bien ce à quoi nous avons affaire dans le malaise de notre civilisation, Freud en a parlé bien avant nous, je veux dire ce paradoxe que nous sommes, parmi les animaux, ceux qui avons ce privilège d'avoir une sexualité ordinairement malheureuse. Non seulement complexe, mais malheureuse.

Donc, légitimité de se retourner à l'égard du père et de lui imputer ce malheur qui nous fait payer l'accès à la vie sexuelle du prix de cette insatisfaction fondamentale.

C'est là qu'une considération un peu originale se propose : – à vrai dire, aussi bien la clinique des psychoses que celle des névroses vient l'illustrer –, la castration n'est pas explicitement le fait

de la volonté de quiconque. La castration est un processus qui s'impose à nous du fait de quoi ? Du fait que nous sommes des animaux parlants et de notre rapport au langage et que le langage est constitué de telle sorte qu'il a cette propriété qu'un signifiant ne fait jamais que de renvoyer à un autre signifiant. Dès lors, notre rapport à la réalité est non seulement filtré mais organisé par notre dépendance à l'égard du langage. Celui-ci, du fait de sa physiologie, et rien d'autre que sa physiologie, s'impose à nous à cause de ce renvoi indéfini d'un signifiant à un autre signifiant. C'est lui qui nous fait passer par ce défilé qui, dans notre rapport au monde et aussi bien à nous-mêmes, ne nous donnera plus jamais d'accès qualifiable que d'être celui de semblant. Nous n'avons plus affaire qu'à un semblant de monde et aussi bien un semblant de nous-mêmes.

Je ne vais pas m'engager là dans la question philosophique de la quête de l'être ; vous savez combien cette quête est vaine dans la mesure où chacun de nous peut avoir le sentiment de la facilité fondamentale de son existence et de l'échec de ses tentatives qui peuvent être de venir s'unir intimement avec ce qui serait son être, réaliser ce qui serait son unité. Chacun de nous est éminemment divisé, c'est la *Spaltung* aussi bien freudienne. De même notre rapport au monde tient au fait que nous avons affaire à des semblants, des semblants d'objet, ce qui veut dire que l'objet qui désormais viendra nous satisfaire sera un semblant. Semblant de quoi ? Semblant de ce mythique objet qui aurait été susceptible de nous satisfaire parfaitement. Ce que j'évoque là de ce type de dépendance dans lequel nous sommes pris rejoint – je n'ai pas besoin d'évoquer la clinique ordinaire de la vie quotidienne –, ce qui est notre intuition quant à notre organisation et à notre dépendance.

Ce qui veut donc dire que la castration est le fait que nous ayons à renoncer à cet hypothétique objet qui aurait été susceptible, s'il avait existé, de pleinement nous satisfaire. Nous le connaissons cet objet, nous ne le construisons que parce que nous sommes pris par le défaut dont je parlais tout à l'heure et c'est à partir de ce défaut que, rétroactivement si je puis dire, nous venons à imaginer l'hypothétique objet d'une jouissance qui serait parfaite, qui serait accomplie.

La castration est donc primordialement le fait de notre rapport au langage et vous en avez la preuve dans ce qui se passe chez le psychotique qui lui, souffre d'une carence paternelle qui l'expose, bien plus qu'un autre, aux aléas, aux incidences brutales, traumatisantes, voire mutilantes de la castration, aux incidences sauvages de la castration, du fait de son rapport au langage et vous savez combien il aura de mal à pacifier son rapport avec la castration.

Si ce que je vous rapporte est exact, vous voyez que la fonction paternelle, ce père symbolique que j'évoquais tout à l'heure, – je suis en train de faire ce qui risquera de vous apparaître une apologie,

une espèce de réhabilitation du père, vous verrez que ce n'est pas tout à fait cela mais pour le moment marchons comme cela – la fonction paternelle donc, l'action de ce père symbolique, elle est de nouer avec le sujet un pacte, pacte lui-même hautement symbolique puisqu'il n'est rédigé chez nul notaire, un pacte lui-même symbolique tel qu'à la condition que le sujet consente à cette perte, cette perte purement virtuelle que j'évoquais tout à l'heure, à cette condition, il aura les instruments, les insignes qui à la fois lui permettront de sexuellement s'identifier, de se reconnaître comme homme et comme femme et d'autre part, qui lui rendront le réel apte à la jouissance et à la jouissance sexuelle.

Comme vous l'avez sûrement constaté chez le psychotique, le réel en lui-même, ce n'est pas la réalité ; j'évoque cette catégorie lacanienne qui est celle du réel, catégorie que Freud n'individualise pas avec un concept précis mais disons que, par exemple, c'est aussi bien ce qu'il a trouvé dans le rêve, il parle de l'ombilic du rêve, c'est-à-dire cette part qui dans l'inconscient restera toujours énigmatique et inconnue et qui fait que jamais vous n'aurez le dernier mot, par exemple, sur l'inconscient, sur le monde ou sur ce que vous voudrez. Il y aura toujours un réel irréductible qui s'opposera à la prise par le symbolique.

C'est de ce réel, en tant que lieu, que prend son support l'objet sexuel, je veux dire que c'est ce lieu qui donne son prix, qui donne sa brillance à l'objet sexuel. C'est pourquoi les femmes sont particulièrement sensibles à cette délégation, à cette ectopie que leur fait subir le fait d'avoir à migrer en ce lieu pour se soutenir comme femme, c'est-à-dire comme support de cette brillance sexuelle. Vous savez l'effort fait par Freud pour expliquer comment la sexualité féminine devait migrer depuis le clitoris jusqu'au vagin. C'est vrai qu'il y a une migration topique mais cette migration topique, il y a intérêt à l'entendre comme essentiellement topologique ; c'est dire qu'une femme pour valoir comme objet sexuel vient prendre son prix de sa migration, ce qu'elle éprouve comme étant effectivement une migration, le fait qu'elle est chassée, qu'elle est expulsée en quelque sorte du lieu où elle se trouvait primordialement dans son rapport au père, qu'elle est soumise à une migration – c'est peut-être pourquoi une femme est particulièrement sensible au problème de l'immigration – que c'est de ce lieu qu'elle prend son prix.

Or c'est là le point essentiel, ce réel est un point dont vous voyez en clinique l'expression en tant qu'il est fondamentalement menaçant. Ce lieu, c'est une gueule ouverte. Toutes les images de la mère archaïque, de la gueule dévorante, de ce qui serait quelque part une créature menaçante prête à vous happer, à vous prendre, à vous dévorer, à vous amputer, toute cette imagerie dont nous savons l'importance prend sa source de ce lieu, de ce réel en tant que c'est effectivement un lieu vide, que c'est un trou et qui exerce cet effet d'aspiration. La fonction civilisatrice du

père, sa fonction pacifiante est en quelque sorte d'appivoiser ce lieu pour le rendre apte à la jouissance sexuelle et pour, en quelque sorte, introduire du même coup ses enfants, ses produits, à la possibilité de ladite jouissance sans qu'ils se trouvent propulsés dans la vie avec trop de frayeur, voire avec la nécessité d'y renoncer ou de le payer de prix considérables, ce qui est également un cas assez ordinaire.

C'est pourquoi Lacan, avec ses jeux de mots absolument déplorables que vous ne connaissez pas, disait que la fonction du *pater* c'était d'épater, c'est-à-dire d'être cette sorte de héros qui, ayant accompli ce geste de maîtrise, de civilisation partielle, car ce lieu est à jamais immaîtrisable, mais en tout cas, d'adaptation à la jouissance sexuelle la rend du même coup possible à sa progéniture, à ses enfants.

Je ne sais pas s'il est nécessaire que j'évoque pour vous toute la clinique familiale, je veux dire celle des rapports réciproques de la mère et de l'enfant, de ce qui se passe – vous connaissez cela par cœur – quand c'est la mère qui domine, quand c'est elle qui fait la loi, etc. Vous connaissez vous-mêmes toutes les incidences cliniques immédiates que cela a pour les enfants, quant à ce qu'il en est de la permissivité sexuelle qu'ils vont pouvoir se donner.

Pour revenir à l'exemple dont je suis parti, la fonction du père symbolique qui fait si cruellement défaut à ces jeunes que j'évoquais tout à l'heure, qui n'ont d'autre recours que de chercher à acquérir par la violence ces insignes qui ne peuvent plus leur être accessibles par un biais que je ne vais pas qualifier de naturel mais par un biais, par le canal ordinaire, cette fonction symbolique du père mérite un instant – ne serait-ce qu'un instant – notre attention, puisque le privilège que nous accordons à l'œdipe... Privilège, l'œdipe ? D'où cela vient-il ? Pourquoi sommes-nous les uns et les autres dans l'œdipe ? Est-ce que cela a déjà été dit ? Je n'en suis pas certain.

Lorsque l'on fait une analyse, c'est vrai que l'on retrouve sur le divan des sentiments œdipiens, bien que les retrouver cela n'a en général aucun effet sur les symptômes. Ce n'est pas d'avoir retrouvé qu'on haïssait papa et qu'on voulait le tuer pour avoir accès à la maman, ce n'est pas une fois que l'on a retrouvé cela qu'on se trouve le moins du monde amélioré... Mais comment se fait-il que cela soit présent dans notre inconscient ? Pourquoi ce que je rapportais tout à l'heure, c'est-à-dire l'isolement de la fonction authentique du père, pourquoi cela nous est-il autant méconnu ? C'est vraisemblablement lié à ceci que l'œdipe a les traits, a des résonances tout à fait immédiates avec notre, ou nos, religions. Je veux dire qu'il est tout à fait aisé de vérifier combien ce que nous retrouvons dans la subjectivité de chacun est en fait le mode de rapport qui, dans notre culture, se trouve organisé par notre religion en tant qu'elle fixe, qu'elle détermine, qu'elle

met le père à une place privilégiée qui est celle que vous savez.

Je n'ai pas besoin, là encore, de verser dans la psychopathologie sociale pour vous rappeler combien ce père de la religion va être effectivement l'objet de sentiments ambivalents. Je ne vais pas là sortir de ma poche le névrosé obsessionnel pour vous le rappeler, ou aussi bien l'hystérique qui se présente pourtant comme étant apparemment à la dévotion du père, comme étant le vrai soldat du père.

Ce que nous retrouvons dans la subjectivité de chacun, ce que Freud a appelé l'œdipe – il est allé chercher un mythe grec, pourquoi pas ? Mais c'est ce que, dans notre culture, la religion établit quant au privilège que nous accordons à la figure paternelle – je vous rappelle que ce privilège était absolument inexistant dans la culture grecque dont nous continuons à nous réclamer et même dans la culture romaine ; le père n'occupait aucunement dans le sentiment religieux cette place particulière.

Quelle en est la conséquence ? C'est ce que nous constatons, ce qu'on appelle aujourd'hui le **déclin du nom du père**. Nom du père, n.o.m., du p.è.r.e. pour qualifier le père symbolique qui vaut là comme signifiant, comme un nom, le père comme nom, qui est pour nous l'instance agissante. Le déclin du nom du père, dans la vie familiale aujourd'hui, c'est-à-dire le papa comme, comme quoi ? Comme le type qui ne sait vraiment plus où se fourrer, qui est vraiment aujourd'hui très mal à l'aise, qui a beaucoup de problèmes pour arriver à trouver sa place. Parce que s'il fait le copain – cela a été un style – s'il fait le copain : « Ah ! tu fais le copain, mais des copains on en a, on ne te demande pas d'être un copain ! » S'il veut mettre un peu d'autorité : « Les tyrans familiaux ça va bien ! ». Du reste, on peut téléphoner à un numéro pour dénoncer le bourreau familial. C'est évidemment celui qui a en général le souci – maintenant ce n'est plus lui seul, la femme en général le partage – mais pendant longtemps c'était celui qui avait le souci d'assurer l'intendance, la maintenance de la famille... D'autre part, s'il se comporte en éducateur, en type qui surveille les devoirs : « Qu'est-ce que tu as eu comme note aujourd'hui, révise ta leçon, etc. » – « Les éducateurs, il y en a au lycée, il n'y en a pas besoin à la maison, tu nous embêtes. »

Je ne pense pas trop caricaturer, même si je le prends sur le mode humoristique, en soulignant combien le père est aujourd'hui un type qui, en général, flotte. Il est en état de flottaison, il ne sait pas trop bien par quel courant se faire porter pour maintenir ou faire valoir un statut dans le couple familial et cela, pourquoi ? Puisque du fait de cette accusation portée contre le père, du fait que c'est de son fait que le sujet se trouverait barré dans son accès à la jouissance, que c'est de son fait que le sujet se trouverait exposé au malaise dans la civilisation, il y a tout naturellement une prévalence de la haine sur l'amour et

donc un ravalement de la figure paternelle qui fait que celle de « père humilié », pour reprendre un titre chez un auteur qui était particulièrement sensible et qui s'est fort bien intéressé à la question, que le père humilié est aujourd'hui la figure habituelle. Si vous connaissez autour de vous un seul groupe familial dans lequel vous avez le sentiment que le père tient à peu près sa place, je serais content que vous me le signaliez et de m'en donner les paramètres, les détails, c'est sûrement quelque chose qui aujourd'hui est assez difficile et assez rare.

Alors, cela a évidemment des conséquences. Quelles sont ces conséquences ? C'est d'abord que d'autres jouissances que la jouissance sexuelle se trouvent prendre le premier rang. Car c'est à cause de cette référence au père que la jouissance sexuelle se trouvait constituer l'étalon, je dis « se trouvait » au passé, l'étalon de toutes les autres jouissances. Toutes les autres jouissances se trouvaient mesurées à celle-là.

Aujourd'hui, c'est comme les monnaies qui flottent, il n'y a plus d'étalon. Il n'y a plus de jouissance qui constitue la valeur permettant de mesurer les autres jouissances, ce qui fait qu'il y a d'autres modes de jouissance qui se trouvent privilégiés, ce qui est tout à fait normal, et parmi celles-là, la toxicomanie. Il va de soi que la toxicomanie, cette diffusion, prend place de façon tout à fait logique, là encore, dans le fait que la jouissance sexuelle n'a plus ce privilège... Ce qui garde le privilège, c'est l'insigne de l'identité sexuelle mais c'est un insigne qui vaut en tant qu'il assurerait une identité parfaite, accomplie c'est-à-dire qui vaut de façon surmoïque, et dans le registre de l'apparence beaucoup plus que dans le registre de l'effectuation. Si j'en crois les chroniques, il semblerait que dans le registre de l'effectuation, beaucoup de dames en viendraient à se plaindre pour estimer que de ce côté-là, pour l'apparence, on est payé mais pour ce qu'il en est de l'effectuation ce serait beaucoup plus délicat. Je n'ai pas fait d'enquête, je rapporte ce que j'ai lu dans *Elle*, dans *Marie-Claire*, enfin des journaux qui sont en général très bien là-dessus.

Il est évident que, d'autre part et du même coup, alors que l'accès à la sexualité paraît beaucoup plus facile du fait des moyens anticonceptionnels et de l'évolution des mœurs, paradoxalement je dirai, son accès, malgré ces moyens et ce qu'on aurait envie d'appeler une espèce de banalisation et de sexualité sans péché, ce qui a pu paraître un idéal aux générations précédentes, paradoxalement elle est néanmoins source d'une inquiétude, source de craintes, source de difficultés subjectives et on n'a pas le sentiment qu'elle soit – malgré les facilités morales et matérielles d'accès moderne –, qu'elle soit plus favorable ou plus réjouissante qu'elle ne l'était. Car il est bien évident que le réel là encore, dans la mesure où il ne serait pas civilisé par l'instance paternelle – cela pourrait en être une autre mais en ce qui nous concerne c'est le père qui s'est trouvé là

comme civilisateur – ce réel conserve ses qualités, ses propriétés d'être menaçant, d'être inquiétant.

Un mot de conclusion sur cette espèce de psychopathologie de la vie quotidienne, je crois que c'est ce que j'ai traité avec vous, avec le souci d'éviter toute démarcation trop nette entre ce qui serait la « normalité » et puis la clinique parce que notre normalité sexuelle est éminemment symptomatique et nous n'avons aucun titre à cet égard pour vouloir trancher : cela c'est une sexualité normale, cela c'est une sexualité qui ne le serait pas. Je passe sur beaucoup de développements que j'ai bien fait de laisser en cours de route pour arriver au terme de l'affaire.

En conclusion, qu'allons-nous dire ? Il est évident que ce n'est aucunement notre tâche de psychanalyste, ni même de médecin, d'aller nous faire les chantres de quelque éthique que ce soit, encore bien moins d'aller faire l'apologie de qui que ce soit, y compris du père ou de la mère ou de qui on voudra. Ce n'est aucunement notre tâche. Je crois que notre tâche est d'essayer de repérer de façon aussi lucide que possible et si nous en sommes capables, quels sont les mécanismes qui sont en jeu afin d'essayer de répondre au mieux aux urgences qui sont les nôtres, c'est-à-dire du fait que nous sommes des soignants, des thérapeutes, que nous avons des problèmes à résoudre et que nous avons donc intérêt à repérer ce qui est en cause, en jeu pour pouvoir répondre aussi valablement que possible, aussi imparfaitement mais aussi valablement, au mieux de ce qu'il est possible de répondre et c'est pour cela qu'il n'est pas mauvais que nous puissions être un peu au clair sur ces questions.

Si par mon propos j'ai pu vous donner envie de vous-mêmes vous mettre un peu au clair, chacun est invité à se mettre au clair à sa manière, il n'y a pas non plus là-dessus d'autres religions, ou une autre religion, qui viendraient se superposer ou dominer, etc.

La dernière question pourrait être la suivante : est-ce que la diffusion de ce que Lacan appelle le discours psychanalytique serait susceptible de modifier ce rapport tordu que nous avons au père ? Exemple de ce rapport tordu. Je ne résiste pas à vous le rappeler. C'est l'article de Freud « Un enfant est battu ». Les parlêtres que vous êtes n'avez jamais tant l'impression d'être aimé par le père que dans la mesure où vous êtes battu. Fondamentalement il y a là un vœu masochiste comme organisateur à la fois du rapport au père et de la sexualité, qui est central, qui est fondamental ! N'est-ce pas un paradoxe absolument stupéfiant de constater que vous n'avez jamais tant le sentiment d'être aimé par le père qu'à la condition d'être battu ! Je vous assure que dans la psychopathologie de la vie quotidienne, rien n'est plus manifeste, n'est plus patent, n'est plus criant dans notre vie.

J'ai essayé de vous mettre au clair là-dessus. Est-ce que le discours psychanalytique peut là

faire bouger les choses ? Pourquoi pas ? Il reste que nous ne sommes, ni les uns ni les autres, propagandistes de quelque discours que ce soit. Nous ne sommes pas des guérisseurs de la société. En tant que psychanalystes, nous ne prêchons aucune religion, ni aucune morale. Que chacun là-dessus fasse son chemin. Je crois que nous avons seulement à essayer, dans la mesure de nos moyens, d'être un peu précis sur des questions de ce genre. Voilà.

M. Basquin — Merci beaucoup, Charles Melman, de ce pousse-à-réfléchir. Je ne veux pas utiliser d'autre expression tout de suite. Je pense qu'il y a un certain nombre de questions qui veulent s'exprimer ?

Question — C'est un sujet difficile tel que vous l'avez présenté, comme je l'ai ressenti. Est-ce que vous ne pensez pas qu'on pourrait distinguer un père qui occuperait sa place, qui aurait des effets positifs, bénéfiques ? J'imagine une situation où précisément il y aurait une fonction paternelle opérante. Alors, est-ce que cela serait opérant parce qu'il y aurait dans un cadre familial une transmission des fantasmes transgénérationnels où effectivement il y aurait cette place du père à un niveau inconscient mais en même temps dans la réalité, là, on peut compter sur lui, il est protecteur également et d'autre part des situations où effectivement il n'est pas là et quand il n'est pas là, il y a des problèmes.

Ch. Melman — Bien sûr, bien sûr. Le problème, dans ce cas-là, c'est que nous pensons que l'inconscient est ce qu'il y a de plus privé mais en réalité, l'inconscient c'est-à-dire l'organisation du désir, c'est la même chose, est éminemment social. Nous ne vivons pas en isolat. Nous partageons la vie sociale et elle ne manque pas en retour de commander ce qui se passe dans la cellule familiale.

Pourquoi est-ce que je dis cela ? Prenez la question du refoulement. Quand on appartient à une culture, on refoule selon cette culture et les refoulements dans cette culture ne sont pas les mêmes que dans une autre, c'est ce qui les distingue. Ce qui fait que le refoulement n'est pas une affaire individuelle. C'est une affaire collective. Dans la mesure où nous refoulons à peu près de la même manière les uns et les autres, nous pouvons communiquer entre nous, nous nous comprenons. Nous refoulons à peu près de la même façon, au-delà des petites différences individuelles. Donc, nous avons un langage commun.

S'il est vrai qu'existe cette évolution sociale, elle ne manque pas de retentir sur la cellule familiale. Celle-ci peut s'organiser sur le mode de l'isolat, protéger les valeurs qui sont les siennes et dire qu'elle poursuit les valeurs traditionnelles, les valeurs ancestrales. Cela existe. Absolument. Quitte à accepter une certaine rupture — parfois même l'endosser avec une certaine fierté — rupture avec l'entourage, avec l'humeur environnante. On maintient des traditions. Cela existe tout à fait.

Le problème est que cela se trouve en porte à faux avec l'évolution. Et pour vous en donner tout de suite un exemple : je suis parti tout à l'heure de la délinquance ; j'ai parlé de certains jeunes pris entre deux cultures et de leur délinquance. Mais on pourrait s'amuser à remarquer que la délinquance aujourd'hui ne concerne pas seulement ces jeunes-là. Je veux dire qu'aujourd'hui la délinquance est un fait social généralisé. Généralisé. Il n'est pas de secteur, de fonction, qui ne soit tenu par la rigueur de la tâche, par la dignité de la tâche, les devoirs, etc., qui ne soit atteint aujourd'hui. Cette proximité qui est la nôtre avec la délinquance peut nous mettre la puce à l'oreille sur ce qu'il en est de cette évolution sociale et de ce que j'ai rappelé tout à l'heure comme déclin du nom du père. Même si certaines familles maintiennent les traditions, maintiennent cette place du père, cela n'empêche pas que le monde autour d'eux bouge et change.

D'ailleurs, les enfants de ces familles auront souvent certaines difficultés à s'adapter, à participer sur un mode parfaitement compétitif, à être dans la compétition moderne., c'est-à-dire pourront avoir le sentiment, eux, de ne pas disposer de toutes les armes, de l'argumentation pour être dans la compétition actuelle, d'être un peu entravés.

M. Basquin — Et ce sont des enfants que nous sommes amenés à voir du fait de cette difficulté comme s'ils n'avaient pas les armes, pour revenir à ce qu'il en est de l'insigne ou du blason, comme si le père, ayant trop voulu maintenir le blason, celui-ci n'était plus efficient à être arme dans le monde.

Ch. Melman — Comme s'il leur avait donné un blason qui n'était plus socialement reconnu, qui était démonnatisé. C'est cela ; j'ai effectivement un beau blason mais de quoi me protège-t-il ? En quoi me permet-il de me faire reconnaître ? Puisque si je suis un type de devoir, de dignité, de loyauté, d'honnêteté, etc., on risquerait peut-être de me prendre pour un couillon.

Question — C'est une question légère mais il me semble que le discours implique que s'il y a un déclin du nom du père avant, c'était mieux, le nom du père était plus installé, plus solide et plus fonctionnel mais pourtant il y avait plus de guerres. Il y a un paradoxe, il était meilleur comme père mais il y avait plus de choses allant mal.

Ch. Melman — Mais oui. C'est pourquoi je n'évoque pas du tout cette période comme étant une période heureuse. Vous évoquez les guerres, mais c'est aussi la grande période du XIX^e, de la floraison des névroses, la grande période de l'écllosion des névroses et en particulier dans le milieu bourgeois. C'est tout à fait autre chose que les milieux nobles, tout à fait évidemment mais on ne va pas entrer là-dedans. Donc, je ne suis pas du tout en train de dire autrefois c'était bien. Je ne dis pas cela.

M. Basquin – Ce déclin a lié à lui le déclin du primat de la jouissance sexuelle. Alors quels sont les autres jouissances qui vont organiser en avant le monde et les nécessaires liens sociaux ? Est-ce que ce sera la jouissance du travail ?

Ch. Melman – C'est une question très amicale. Ce sera d'abord sûrement les jouissances perverses. C'est sûr. La génitalité n'étant plus de l'ordre du primat, n'étant plus le primat gaulois, si j'ose ainsi m'exprimer, du même coup il est évident que ce sont les jouissances partielles et donc du même coup l'organisation perverse. C'est fatal. Et le travail sûrement aussi. Sûrement aussi, dans la mesure où il constitue un mode de relation masochique. C'est vrai, je n'apprendrai rien à personne et je regarderai au fond de la salle...

Question – Sur la jouissance Autre.

Ch. Melman – La jouissance Autre pose beaucoup de difficultés. J'aurai de la peine en deux mots à dire... C'est en effet une jouissance dont ni l'objet ni les orifices ne sont déterminés c'est-à-dire que...

M. Basquin – Est-ce qu'on peut dire qu'elle est décorporée ?

Ch. Melman – Oui, on peut le dire. C'est pourquoi aussi on peut penser que la toxicomanie, qui a pour propriété – et c'est en cela qu'elle nous paraît étrange, qu'elle nous paraît autre –, de ne pas concerner un orifice du corps, c'est une jouissance qui ne passe pas par un orifice ; contrairement à l'alcoolisme. L'alcoolisme, on l'aime bien, on est à l'aise, cela nous est familier parce que tout le monde comprend bien. La toxicomanie, dans la mesure où elle ne passe pas par un orifice du corps, elle nous paraît étrange, voire venue d'ailleurs, c'est là qu'elle signe sa proximité avec une jouissance Autre.

Question – Vous présentez de façon tout à fait convaincante et juste les changements actuels dans la fonction paternelle, ce qui suppose que la fonction paternelle est quelque chose qui peut changer, que la place paternelle serait conférée par la société, par un regard extérieur et que la fonction paternelle serait contenue éventuellement dans le regard de la femme posé sur le père. Une autre façon d'exprimer la question, c'est quand vous parlez du déclin du nom du père. Cela suppose que le nom du père peut se décliner. Or est-ce que le nom du père tel qu'il est écrit n'est pas invariable ? A partir du moment où il est écrit avec une majuscule, il n'est pas invariable ?

Ch. Melman – Oui. Dans le bref laps de temps de notre existence, nous pouvons déjà constater qu'il n'est pas invariable. Les gens de notre génération ont déjà vu, en l'espace pas trop, trop long, de cinquante, soixante ans, la façon dont cela a pu se décliner, effectivement.

Question – Est-ce que c'est le père symbolique qui se décline comme cela ?

Ch. Melman – C'est ce que j'ai essayé de faire valoir. Vous pouvez aussi l'entendre autrement.

Ceci dit, si ce n'était pas le père symbolique mais seulement le père imaginaire, je ne crois pas que nous aurions les effets que nous voyons qui le font un peu flotter comme cela...

Question – Sur le totem. Vous considérez que cela représente le père imaginaire ou... ?

Ch. Melman – Le totem, c'est le père mort. Il y a dans le père mort les trois dimensions, c'est-à-dire que, à cause du mythe, et c'est très amusant que Freud ait voulu faire ces mythes-là... Il y a un père réel qui a été zigouillé d'après Freud, que les fils ont tué. C'est aussi un père imaginaire puisqu'il lui est attribué la possession de toutes les femmes. Aussi considérable eût-il été, on peut penser qu'il en laissait quelques-unes de côté. Mais imaginaire puisqu'il était supposé posséder toutes les femmes et éminemment symbolique puisque c'est en quelque sorte par sa mort qu'il s'est trouvé divinisé et avec toutes les conséquences symboliques de cet effet.

Question – Le totem ne représente pas le père symbolique ?

Ch. Melman – Le totem est un passage obligé pour que le père symbolique trouve son efficace. Le père symbolique suppose toujours qu'il y a un père mort, suppose toujours l'ancêtre mort. Et c'est pourquoi dans les migrations culturelles que j'évoquais tout à l'heure le fait de ne pas se référer à l'ancêtre, c'est-à-dire au père mort, provoque ces effets proprement symboliques.

Question – Sur la transmission du sida dans certaines populations (?) Est-ce qu'à votre avis c'est une façon qu'a la nature de rappeler que le nom du père ça ne s'oublie pas ou est-ce que c'est un hasard ?

Ch. Melman – Je vais vous dire quelque chose de désolant mais la nature elle se fiche pas mal de nous. Disparaîtrions-nous, cela ne provoquerait pas beaucoup d'émotion dans la nature. Donc, je ne crois pas qu'elle nous fasse signe. Il est évident que d'un beau ciel, nous pouvons penser qu'il nous parle. Mais par ailleurs, la nature se moque assez des espèces qui repeupleront la planète.

En revanche, ce dont j'ai essayé de vous parler, ce sont les problèmes posés par les méthodes modernes de fécondation... On fait des comités d'éthique... Qui est le papa ? Qui est la maman ? Pourquoi est-ce intéressant ? Pas seulement parce qu'il serait intéressant que nous tâchions de répondre à peu près correctement. Est-ce le géniteur ? Est-ce la mère réelle ? C'est-à-dire la mère porteuse... Qui est-ce ? C'est le père d'adoption ? Est-ce la mère d'adoption ? Qui est-ce ? C'est le Droit qui va trancher. Il va se constituer une jurisprudence là-dessus. Le Droit, c'est quelque chose qui intervient chaque fois que le nom-du-père ne tranche pas. Chaque fois que le nom-du-père décide, tranche, vous n'avez pas besoin d'aller chercher dans le code civil. Le développement même du droit – et maintenant sur des questions comme celle-là – est le témoignage de ce

déclin, c'est-à-dire qu'on ne sait plus qui il faut retenir comme père. Je crois qu'avec ces très rapides indications, il y a moyen de s'en sortir.

Question – J'ai cru comprendre que vous mettiez la femme côté réel, inquiétant, et l'homme côté civilisateur. Ma question serait : est-ce qu'il y a des cas où on pourrait inverser la formule, voire est-ce que ce n'est pas un mythe moderne où ce seraient les valeurs féminines qui viendraient civiliser un père archaïque, batteur...

M. Basquin – J'aimerais étendre un petit peu la question parce que vous avez insisté sur une mission civilisatrice de la fonction paternelle et il est alors seul à donner ou seul à assumer quelque chose mais en retour il fait cela pour quoi ? Plus exactement, les autres qui sont en face de lui, femme ou enfant, pas plus défaillants ou débiles, quelle est leur fonction à eux en retour ?

Ch. Melman – Il fait cela pour des raisons éminemment égoïstes.

M. Basquin – Tactiques.

Ch. Melman – Egoïstes. Egoïstes. Il fait cela pour sa jouissance à lui. C'est-à-dire qu'il n'est pas spécialement altruiste. Mais il a pour souci de vouloir assurer sa jouissance à lui. C'est un type supposé n'avoir pas froid aux yeux et susceptible de taper du poing comme il faut ; de faire valoir son autorité et d'imposer ce qui viendrait en quelque sorte satisfaire sa jouissance, c'est-à-dire qu'il montrerait que, lui, il n'a pas peur de ce réel. C'est en cela que je disais de façon métaphorique que sa mission était civilisatrice.

Je m'intéresse en ce moment, pour d'autres raisons, à l'histoire des conquistadors. Si vous reprenez cette histoire, si vous la lisez – ce sont des pans entiers de l'histoire qui ne sont pas enseignés dans notre système éducatif alors que ce sont des pans tellement riches d'enseignement superbe – si vous prenez cela vous voyez tout de suite ce que c'est que d'avoir rapport au réel et qu'avoir une ambition de le maîtriser, fût-ce en le détruisant, en le soumettant, en se montrant civilisateur sauvage c'est-à-dire pas du tout civilisateur.

Quand je dis qu'il est civilisateur, cela veut dire qu'il donne à ses enfants un accès à la jouissance sexuelle parce que lui-même a montré le chemin et qu'il a montré que c'était autorisé. Il l'a autorisé. Vous dites : que deviennent les autres ? Cela, c'est la question qui surgit d'elle-même et à laquelle je vais vous répondre de la façon suivante : une femme – je ne sais pas ce que cela va me valoir comme sympathie mais j'ai l'habitude – une femme, du fait de se tenir dans le réel et d'être la représentante de quoi ? De cette instance phallique qui est cause du désir ; je veux dire ce phallicisme qui est immanent à la femme lui confère un pouvoir, une autorité, une vigueur dont je dirai qu'à l'endroit de cette force, les hommes, en général, ont souvent besoin de prendre un petit cordial, de trouver un certain réconfort. C'en est au point qu'un éventuel accord entre un homme et une femme ne peut pas se

faire dans la violence – les types qui sont violents chez eux cela marche encore moins bien – ne peut se faire que justement s'il y a un accord symbolique entre les deux, je veux dire si la femme a l'élégance et la politesse de célébrer l'autorité de son mari. Mais si elle s'y refuse, le type peut faire tout ce qu'il veut, il peut faire le poirier toute la journée, il peut grimper au mur, cela n'y changera strictement rien. Le problème posé est donc celui de l'accord symbolique – il n'est écrit nulle part, il n'est pas dans le contrat de mariage – de l'accord symbolique susceptible de s'établir entre les deux, c'est-à-dire du fait de savoir si une femme reconnaît ou pas le pouvoir **symbolique**, parce que s'il veut être réel il est foutu, le pouvoir symbolique de son mari. Et c'est là encore que nous voyons l'importance de l'ordre symbolique dans l'agencement de la vie sexuelle.

Question – Ce qui m'a frappé dans votre théorisation et sur quoi je voudrais vous interroger, c'est que vous nous avez décrit cette fonction paternelle moi j'y reconnaissais principalement ce que Freud a décrit dans les fonctions du surmoi, c'est-à-dire la dimension interdictrice sur laquelle vous avez beaucoup insisté en des formules telles « interdit de jouissance » et la dimension de dédain – père humilié – que Freud a décrit comme une des résultantes, une des possibilités de résolution du surmoi. Je ne sais pas si c'est le fait de la réflexion lacanienne et une sorte de valence plus particulièrement portée sur cet aspect qui d'ailleurs peut-être expliquerait ce côté un peu pessimiste, assez tempéré quand même, qu'on pouvait entendre dans votre propos et qui était aussi celui de Lacan, venant peut-être en contrepoint avec une tendance sociale assez florissante mais on aimerait peut-être quand même néanmoins vous entendre sur quelque chose qui semble participer de la fonction paternelle, parce qu'on l'a évoqué un petit peu ; la question qui est le papa, elle se pose toujours. C'est quand même cela qui est le ressort, qui est l'appel finalement. Il y a là tout un appel qui est extrêmement porteur, extrêmement dynamisant, par rapport aux théories sexuelles, par rapport à la fonction phallique, ce sur quoi vous ne l'avez pas évoqué, on l'a évoqué un peu incidemment mais il y a quand même tout un aspect qui est en contrepoint qui est l'aspect libidinal que vous n'avez pas évoqué, je ne sais pour quelle raison. Il y avait une insistance sur un côté alors qu'il y a peut-être un contrepoint entre ces deux aspects là.

Ch. Melman – Oui, vous avez tout à fait raison sauf peut-être sur ce que justement il y aurait lieu de distinguer la fonction paternelle de l'instance surmoïque pour la raison suivante qui est au cœur de nos problèmes : une instance surmoïque est toujours totalitaire, elle vise toujours un accomplissement qui soit parfait, qui soit complet, alors que l'instance paternelle dans la mesure où elle a introduit à la vie sexuelle, elle introduit du même coup ce type de défaut, ce type de ratage, qui, lui, met en place la tempérance dans

notre rapport aux autres et à nous-mêmes, la tempérance de nos exigences, en tant que cette tempérance est la condition même de la réalisation sexuelle. C'est ce qui fait que le surmoi n'est jamais aussi exigeant, aussi monstrueux, aussi débordant, que justement chez ceux qui, pour des raisons diverses, sont soustraits à la vie sexuelle. C'est là que le surmoi flamboie, peut se manifester dans les détails, peu importe, alors que la référence paternelle, dans la mesure même où elle met en place cette espèce de tampon, si j'ose ainsi m'exprimer, le fait que notre vie – ce n'est pas le cas de tout le monde – nous pouvons avoir à la réalité un rapport qui soit un rapport d'écorché. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est important la peau, en tant qu'elle a un rôle de filtre. Nous pouvons très bien vivre dans le rapport aux gens et aux choses avec une espèce de sensibilité, d'immédiateté qui aussitôt dans notre subjectivité, nous fait bouger, nous émeut, nous déplace, nous dérange. Nous pouvons aussi avoir un rapport aux choses qui soit sensible mais qui soit d'une sensibilité tamponnée, tempérée. Nous pouvons entendre des choses ou vivre des expériences sans pour autant nous trouver osciller et emportés dans notre subjectivité.

Cela, c'est justement la fonction paternelle dans la mesure où elle reconnaît la dimension du réel ce tampon, ce bouchon, où elle en reconnaît la place, où d'autre part elle lui donne cet aspect parce que l'exigence d'une perfection absolue qui est celle du surmoi est aussi celle d'une expurgation de la sexualité. Nous savons combien cela va ensemble, combien souvent il faudra sacrifier la sexualité pour pouvoir s'accomplir sur un mode surmoïque. Vous voyez donc l'intérêt d'étudier le couple surmoi et père plutôt en opposition qu'en conjonction.

Question – Vous avez dit une phrase de Lacan qui dit que le père c'est celui qui fait jouir la mère, dans la mesure où s'entend que l'affirmation du père symbolique n'est révélée que s'il est cautionné par la femme.

Ch. Melman – Tout à fait.

M. Basquin – Cela réintroduit la fonction paternelle de n'être pas seulement œdipienne mais d'être aussi très antérieure, ce qui, dans notre clinique de pédo-psychiatre est une question fréquente : l'achoppement du père non point à avoir cette mission civilisatrice et de réintroduire la possibilité d'une jouissance sexuelle mais d'avoir défailli au moment où il s'est agi de permettre au sujet de s'individualiser par rapport au magma mère-enfant pour lui permettre d'advenir, d'une certaine façon.

Nous allons être obligés de nous arrêter alors qu'il y a encore plein de questions. On aurait pu vous garder longtemps avec nous et vous pousser dans vos retranchements, vous poser des questions perfides pour voir s'il y a quelque chose qui résiste un peu dans cette affaire.

En particulier, vous poser la question du péché. D'où cela vient cette affaire-là et à qui cela sert ? Plus exactement, quelle est la signification défensive de la notion de faute accrochée jusqu'à présent par rapport à la jouissance sexuelle ? C'est quelque chose que nous pouvons repérer, la jouissance sexuelle et à la différence, que nous pouvons à l'heure actuelle repérer mais d'ici dix ans, que pourrions-nous en repérer. Nous ne pouvons pas nous engager dans tout cela et nous allons le laisser en suspens en espérant que, présente dans votre pensée, elle vous permettra de revenir, cette question, si vous l'acceptez. Merci beaucoup. □

Émission sur Radio-France Culture

Une vie, une œuvre : Jacques Lacan

Jeudi 10 octobre 1996 à 9h 05

avec la participation de
Charles Melman, Marcel Czermak, Gabriel Pignoly,
Pierre Rey, René Dupuis, Perla Dupuis-Elbaz

Producteur : Alain Guy
Réalisation : Isabelle Yhuel